

Le choix d'une bonne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 43

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224849>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE CHOIX D'UNE BONNE

MME P. m'avait dit : Je me sens un peu patraque ; il nous faudrait une bonne ; rends-toi au bureau de placement et tâche de nous ramener une personne convenable. Je me rendis au bureau de placement. La gérante me fit entrer au salon et m'avança un siège.

— Attendez un instant, me dit-elle, c'est bien rare si, dans la matinée, il ne se présente pas de domestique en quête d'une place. Vous avez un visage sympathique, vous ne déplaitez pas. Seulement, passez devant la glace, aplatissez vos cheveux, ils ont l'air d'être hérissés et en brosse, ce qui vous ferait prendre pour un porc-épic. Arrangez un peu vos sourcils, ils communiquent à votre physionomie quelque chose d'hirsute, de déplaisant et de rébarbatif.

Je me conformai aux invitations de la gérante, puis elle me dit :

— Voici des journaux, des livres, amusez-vous en attendant. J'ouvris un livre au hasard ; je me perdis un instant dans sa lecture. Il était intitulé : « Les bons maîtres font les bons domestiques ». C'était un ouvrage sérieux où étaient énumérées les qualités indispensables à celui qui veut occuper du personnel, où il était question de tout ce qui peut amener la correction des rapports entre les maîtres et les gens de maison, où les conventions et les clauses d'un accord parfait entre employeurs et employés étaient minutieusement examinées. Tout à coup, une bonne entra, s'avança vers moi, me dévisagea de haut en bas, longuement et sur toutes les coutures, puis elle me demanda :

— Vous êtes marié ?
— Oui, mademoiselle, répondis-je fièrement.
— Vous avez des enfants ?
— Trois, mais ils sont en pension.
— Oh ! alors, très bien, je ne puis pas les supporter. J'espère que vous n'avez ni serins, ni chien, ni chat, ni piano, ni T. S. F.
— J'ai une T. S. F. mais, si elle vous déplaît, je la ferai porter au grenier.
— Quelle est l'exposition de votre maison ?
— Au Sud.
— Ça va, je suis très frileuse et ne pourrais servir dans une maison qui regarderait le Nord. Est-ce que vous vous accordez toujours avec madame ?

— Plait-il ?
— Je vous demande si vous ne vous disputez pas comme des chiffonniers. J'aime le calme, la paix, la tranquillité.

Ma future bonne me posa encore mille questions. Elle désirait savoir si mes opinions politiques étaient modérées, si je savais jouer au yass, car elle ne pouvait pas s'endormir le soir sans avoir fait une petite partie, si je fumais du scaferlati supérieur, tabac qu'elle préférait. Elle me demanda si madame était lymphatique, bilieuse, de tempérament sanguin ou nerveux.

Comme je manifestais de l'étonnement, elle m'expliqua :

— C'est que, moi-même je suis très nerveuse, et ne pourrais pas m'entendre avec une personne qui le serait. Ma dernière patronne était très surexcitée et, un jour, ce qui devait arriver arriva : Je la saisis par les cheveux et la jetai par la fenêtre. Le lendemain, elle occupait une concession à perpétuité.

Elle ajouta :

— Ces incidents m'agacent et me bouleversent, je ne veux pas qu'ils se renouvellent.

Humour américain. — Deux prisonniers font connaissance. Le plus ancien demande au nouveau :

— Pour combien de temps êtes-vous ici ?
— Deux semaines.
— Pour quel motif ?
— Oh ! rien !
— Mais encore ?
— J'ai tué ma femme.
— Vous avez tué votre femme et vous n'êtes condamné qu'à deux semaines de prison ?
— Oui. Mais après, je serai électrocuté...

LES ORIGINAUX

DANS la ville de Candem (New-Jersey) on a vu arriver trois originaux, un Anglais et deux Américains, montés sur des patins à roulettes. Ils étaient couverts de poussière et de sueur, brûlés, calcinés plutôt par le soleil. Et la première question qu'ils adressèrent au premier passant qu'ils aperçurent fut celle-ci : « Pouvez-vous nous indiquer où est l'hôpital ? » Leurs pieds étaient meurtris, saignants, couverts d'ampoules, coupés par les lanières. Ils étaient à faire pitié. Les internes, en les voyant, lâchèrent tous les malades pour s'occuper de ces infortunés qu'ils croyaient avoir été cruellement martyrisés par des brigands sans pitié. Ils s'informèrent ensuite à qui ils avaient affaire. Or ces trois singuliers voyageurs étaient tout simplement des gaillards un peu toqués qui sont partis il y a quatre ans de Los Angeles et qui ont entrepris de démontrer la force de résistance de l'homme en faisant le tour du monde sur des patins à roulettes. Ils étaient partis avec 629 autres concurrents, dont 73 sont morts de fatigue ou de maladie et dont les autres ont abandonné. Les trois survivants ont déjà parcouru 65.000 kilomètres ; il ne leur reste plus que 25.000 kilomètres à couvrir.

Le vainqueur de la course touchera 60.000 dollars versés par de grandes firmes cinématographiques. Il pourra alors coucher chaque soir dans un bon lit, aller où il voudra, en auto ou à bicyclette, manger de la viande, fumer, prendre un bon bain dans une baignoire, toutes choses qui leur sont rigoureusement interdites par le règlement de cette intelligente épreuve.

On a déjà vu d'autres rigolos entreprendre des performances non moins stupéfiantes. Ils sont nombreux, ceux qui ont voulu faire le tour du monde à pied et sans chaussures ; on en vit un, il y a quelques années, qui entreprit de faire le même parcours en marchant sur les mains ; un autre qui voulut l'accomplir en poussant une brouette devant lui.

Ah ! si nous nous ennuyons sur la terre, ce n'est pas la faute de tant de gens qui ne savent pas quoi faire pour nous procurer une occasion de rire et de nous amuser.



LES EMOTIONS D'UN PERDREAU ROUGE

Récit de « Rouget » sur l'ouverture de la chasse.

DÉPUIS que je sais courir, bien plumé, bien nourri, je me trouvais très heureux de vivre. Pourtant quelque chose m'inquiétait un peu, c'était cette fameuse ouverture de la chasse dont nos mères commentaient à parler tout bas entre elles. Un ancien de notre compagnie me disait toujours à ce propos : « N'aie pas peur, Rouget, n'aie pas peur, je te prendrai avec moi le jour de l'ouverture et je suis sûr qu'il ne t'arrivera rien ».

...On aurait dit que le bois dormait. Pas un museau de lapin dans les serpolets de la garenne. On sentait seulement un frémissement mystérieux, comme si chaque feuille, chaque brin d'herbe abritait une vie menacée. Ces gibiers de forêt ont tant de cachettes, les terriers, les fourrés, les fagots, les broussailles, les fossés. J'avoue que j'aurais aimé être au fond d'un de ces trous-là ; mais mon compagnon préférait rester à découvert, avoir du large, voir de loin et sentir l'air ouvert devant lui. Bien nous en prit, car les chasseurs arrivèrent sous le bois.

Oh ! ce premier coup de feu en forêt, ce coup de feu qui trouait les feuilles comme une grêle

d'avril et marquait les écorces, jamais je ne l'oublierai.

Un lapin décala au travers des touffes d'herbe avec ses griffes tendues. Un écureuil dégringola d'un châtaignier du chemin en faisant tomber des châtaignes encore vertes. Il y eut deux ou trois vols lourds de gros faisans et un tumulte dans les branches basses, les feuilles sèches, au vent de ce coup de fusil qui agita, réveilla, effraya tout ce qui vivait dans le bois.

Des mulots se coulaient au fond de leurs trous. Un cerf-volant, sorti du creux de l'arbre contre lequel nous étions blottis, roulait ses gros yeux bêtes, fixes de terreur. Et puis des demoiselles bleues, des bourdons, des papillons, pauvres bestioles, s'effarant de tous côtés... Jusqu'à un petit criquet aux ailes écarlates qui vint se poser tout près de mon bec ; mais j'étais trop effrayé moi-même pour profiter de sa peur.

Le vieux, lui, était toujours aussi calme, très attentif aux aboiements et aux coups de feu ; quand ils se rapprochaient, il me faisait signe, et nous allions un peu plus loin, hors de la portée des chiens et bien cachés dans le feuillage. Une fois pourtant, je crus que nous étions perdus. L'allée que nous devions traverser était gardée de chaque bout par un chasseur embusqué. D'un côté, un gros gaillard à favoris noirs qui faisait sonner toute une ferraille à chacun de ses mouvements, couteau de chasse, cartouchière, boîte à poudre, sans compter de hautes guêtres bouclées jusqu'aux genoux et qui le grandissaient encore ; à l'autre bout, un petit vieux appuyé contre un arbre, fumait tranquillement sa pipe, en clignant des yeux comme s'il voulait dormir. Celui-là ne me faisait pas peur ; mais c'était le grand là-bas...

« Tu n'y entends rien, Rouget », me dit mon camarade en riant ; et, sans crainte, les ailes toutes grandes, il s'envola presque dans les jambes du terrible chasseur à favoris. Et le fait est que le pauvre homme était si empêtré dans tout son attirail de chasse, si occupé à s'admirer du haut en bas, que lorsqu'il épaula son fusil, nous étions déjà hors de portée. Ah ! si les chasseurs savaient, quand ils se croient seuls à un coin de bois, combien de petits yeux fixes les guettent des buissons, combien de petits becs pointus se retiennent de rire à leur maladresse !...

A. Daudet.

L'ÉTOURDERIE DE MA TANTE OCTAVIE

DÉVANT se rendre un jour dans une localité distante de cinq à six kilomètres sur la ligne Yverdon-Lausanne, ma tante Octavie se dit : « Il fait beau temps, je puis aller à pied ! Ce sera autant d'économisé. »

Bon, elle part d'un pas allègre et dispos, arrive, fait emplette et visite, puis se sentant un tantinet fatiguée, elle se dit : « Le moment est venu de rentrer, diantre, comme mes pieds sont lourds, je vais prendre le train ».

Elle s'en va à la petite gare et demande un billet pour Yverdon.

— Retour ? Madame !

— Oui, retour.

Et le fonctionnaire lui délivre un billet aller et retour. De cette manière, elle aura ménagé ses pauvres jambes.

Quand je vous disai que ma tante aimait les petites économies ! J.

Bourg-Cinéma-Sonore. — « La Bande à Bouboule »

Tous ceux qui ont vu Georges Milton en chair et en os seront désireux de le revoir dans son film le plus amusant et de l'entendre dans ses chansons célestes : « Emilienne », « C'est pa-pa, c'est parisien ».

« La Bande à Bouboule » est un joyeux vaudeville à couplets de Willemetz et Pujol, réalisé par Léon Mathot, avec Mona Goya, Madeleine Guitty, Lily Zévaco, Kerly et Milton. Ce dernier tour à tour chauffeur de taxi, joueur, turfiste, est mêlé à une histoire policière à laquelle il est totalement étranger. Sa bonne humeur et sa malicieuse clairvoyance lui font en fin de compte retrouver la jeune Emilienne, cause de tous ses déboires.